

The cover features a central portrait of a man with dark hair and a slight smile, wearing a grey zip-up sweater. The background is a white wall with several children's drawings. On the left, a drawing of a woman in a black dress and blue skirt. In the top right, a red circle. On the right side, a drawing of a yellow and green structure. The magazine title 'europa' is at the top in red, with 'revue littéraire mensuelle' below it in smaller red text.

europa

revue littéraire mensuelle

ÉRIC CHEVILLARD

Jean-Louis Giovannoni

Esther Tellermann

José Carlos Becerra • Paul Louis Rossi

Depuis son premier texte, Mourir m'enrhume, paru en 1987, Éric Chevillard a publié une trentaine de livres. Et très tôt, la critique s'est intéressée à cette voix nouvelle. Audacieuse et jubilatoire, l'œuvre de cet écrivain témoigne d'une volonté de voir le monde autrement. Éric Chevillard aime à filer ses romans depuis des motifs improbables, empruntant à la ménagerie de service : un crabe, un hérisson, un orang-outan, une loutre, différents spécimens humains, auteur, capitaine, démarcheur, tailleur, fantômes hantant les fonds et les traverses de la langue, les réserves et les bas-fonds de la fiction. On voit se dessiner à travers ses livres le profil d'un écrivain joueur, usant volontiers des figures du non-sens et du loufoque, dans le but avoué de faire dérailler la logique ordinaire. Les ressources de son invention semblent infinies, tout comme celles de son humour subtil et féroce. Cette littérature de la surprise et de l'incongru n'est jamais complaisante à l'égard de l'ordre des choses. On y discerne au contraire une pensée du rire critique et de l'interrogation sournoise qui passe résolument au large de la moralisation pérorée et du discours asséné sur un ton docte et péremptoire. Avec Éric Chevillard, la littérature n'a rien perdu de son appétit de narration, même si elle n'est plus un miroir promené sur le monde mais un exercice illimité de mise en question de l'univers.

Anne Roche, Éric Chevillard, Pierre Jourde, Bruno Blanckeman, Olivier Bessard-Banquy, Gaspard Turin, Laurent Demanze, Claro, Pierre Senges, Aurélie Adler.

JEAN-LOUIS GIOVANNONI

Gisèle Berckman, Jean-Louis Giovannoni, Christine Caillon, Arno Bertina.

ESTHER TELLERMANN

Patrick Née, Esther Tellermann, Bernard Noël, Yves Di Manno, Jean-Baptiste Para, Cédric Demangeot, Isabelle Garron, Michel Collot, Angèle Paoli, Didier Cahen.

JOSÉ CARLOS BECERRA

Bruno Grégoire, Coral Bracho, Hugo Gutiérrez Vega, José Carlos Becerra, Jean-François Hatchondo, José Manuel Pintado, Patrick Maury, Petr Král.

DIRES & DÉBATS : PAUL LOUIS ROSSI

CAHIER DE CRÉATION

Hölderlin • Jacques Demarcq • Mark Strand • Ramon Safon.

CHRONIQUES



Étranger : 20 €

Le numéro

France : 20 €

SOMMAIRE

ÉRIC CHEVILLARD

Anne ROCHE	3	À feuilleter très rapidement dans le noir.
Éric CHEVILLARD	8	Épuiser la forme. Dialogue avec Pierre Jourde.
Éric CHEVILLARD	15	À pic.
Éric CHEVILLARD	17	Ailes.
Bruno BLANCKEMAN	21	Harmonie du <i>Choir</i> .
Olivier BESSARD-BANQUY	35	Éric Chevillard, écrivain classique d'avant-garde.
Gaspard TURIN	46	Hybris et Némésis.
Laurent DEMANZE	59	Pécuchet, Bouvard et Chevillard.
CLARO	70	Grammaire du ridicule et patatras révélateurs.
Pierre SENGES	76	Étude de babouche pour « Chevillard écrivant ».
Aurélie ADLER	79	État des lieux.

JEAN-LOUIS GIOVANNONI

Gisèle BERKMAN	99	Que fait-il quand il écrit ?
Jean-Louis GIOVANNONI	107	« Lorsque j'écris, je ne suis pas seul ».
Jean-Louis GIOVANNONI	116	Pollinisation.
Jean-Louis GIOVANNONI	125	Punaise de lit.
Christine CAILLON	127	Sans cesse à l'essayage.
Arno BERTINA	134	Qu'est-ce qu'un ami ?

ESTHER TELLERMANN

Patrick NÉE	141	Une poétique de la voix.
Esther TELLERMANN	146	Poème et identité.
Esther TELLERMANN	156	Afin qu'advienne.
Bernard NOËL	163	La forme inventée.
Yves DI MANNO	165	D'une indicible épopée.
Jean-Baptiste PARA	168	La caresse et le crime.
Cédric DEMANGEOT	170	Une nuit qui se souvient.
Isabelle GARRON	173	Elle l'avait noircie.
Michel COLLOT	179	Rupture et renouement.
Angèle PAOLI	184	Vers l'infime et l'étincelle.
Didier CAHEN	191	Le Livre d'Esther.

JOSÉ CARLOS BECERRA

Bruno GRÉGOIRE	193	L'impossible demeure.
Coral BRACHO	196	Le port était une fleur coupée dans nos mains.
Hugo GUTIÉRREZ VEGA	202	Lettre au poète mort sur la route de Brindisi.
José Carlos BECERRA	204	Comment retarder l'apparition des fourmis.
José Carlos BECERRA	210	L'amour au miroir du poème.
José Manuel PINTADO	215	Éblouissements et pénombres.
Patrick MAURY	218	Des lèvres collées à la nuit.
Petr KRÁL	220	L'événement selon Becerra.

DIRES & DÉBATS

- Paul Louis ROSSI 235 Cabinet de curiosités.
Paul Louis ROSSI 245 L'Usure et le Temps.

CAHIER DE CRÉATION

- HÖLDERLIN 250 Emilie avant le jour de ses noces.
Jacques DEMARCQ 271 Causeries.
Ramon SAFON 282 Chapiteau d'enfance.
Mark STRAND 291 Poèmes après les Sept Dernières Paroles.
Christophe BARNABÉ 295 Le lieu du perpétuel commencement.

CHRONIQUES

- Jean-Baptiste PARA 305 Cuisines russes.

La machine à écrire

- Jacques LÈBRE 311 Le goût du terrestre.

Les 4 vents de la poésie

- Pierre VINCLAIR 317 L'esthétique des contraintes.

Le théâtre

- Karim HAOUADEC 323 Le théâtre dans un fauteuil.

Le cinéma

- Raphaël BASSAN 327 Au bord de la mer de Barents.

La musique

- Béatrice DIDIER 330 Lumière des nuits provençales.

Les arts

- Marc PETIT 333 Balthus, Mozart, l'enfance de l'art.

NOTES DE LECTURE

342

Claude ADELEN, Max ALHAU, Marie-Claire BANCQUART, Roger BOZZETTO, Luc CHAMPAGNEUR, Jean-Patrice COURTOIS, Bruno CURATOLO, Théo DELIYANNIS, Béatrice DIDIER, Charles DOBZYNSKI, Michèle FINCK, Jacqueline GUITTARD, Karim HAOUADEC, Pierre-Philippe JANDIN, Michel LAMART, Aline MARCHAND, Amandine MAREMBERT, Jérôme MEIZOZ, Henriette MICHAUD, Thierry ROMAGNÉ, Ruth SCHEPS, Agnès VERLET.

À FEUILLETER TRÈS RAPIDEMENT DANS LE NOIR

Faites l'expérience. Prenez un roman d'Éric Chevillard, n'importe lequel. Éteignez les lumières. Feuilletez le roman, très rapidement, dans le noir. Et alors ? alors rien. Le roman ne se sera pas transformé en film comme vous pouviez l'espérer ! Chevillard nous aurait menti ? Pas du tout. Ses romans — si c'en sont — résistent à l'adaptation. Sont inadaptés. Inadaptables. D'autres expériences vont être nécessaires. Ce que nous proposons ici.

Depuis son premier texte, *Mourir m'enrhume*, paru en 1987, près de trente livres sont parus, la plupart aux éditions de Minuit, d'autres aux éditions Fata Morgana et aux éditions de L'Arbre vengeur. Et très tôt, la critique s'est intéressée à cette voix nouvelle. Dans le très riche état des lieux qu'elle consacre dans cette livraison d'*Europe* à la recherche sur Chevillard, Aurélie Adler souligne les différents aspects de l'œuvre que la critique a mis en évidence. Celui qui s'impose au premier abord est sans doute le ludique, décliné en incongru, loufoque, ironie : ludique qui s'attaque aux genres, et au premier chef le roman, mais qui touche aussi au conte (*Le Vaillant Petit Tailleur*), au récit de voyage, au récit ethnographique (*Choir*), à la critique littéraire (*L'Œuvre posthume de Thomas Pilaster*, *Démolir Nisard*), voire à l'autobiographie. Pierre Jourde et Olivier Bessard-Banquy ont été les premiers à mettre en évidence ce profil d'« écrivain joueur » et l'ont inscrit, l'un dans la tradition de l'incongru, l'autre dans la filiation par rapport au Nouveau Roman. Filiation à la fois réelle et distordue par l'humour, la parodie, et aussi un rapport différent à l'histoire. L'engagement des livres de Chevillard n'est pas le même que celui des origines des éditions de Minuit, mais témoigne d'une volonté de voir le monde autrement. Et si la critique, dans son ensemble, a souligné les aspects ludiques et cocasses de ces romans, ce serait néanmoins une erreur de n'y voir que jeux formels, car l'œuvre dépasse à tout moment ce rapport ludique aux formes, ne serait-ce que par la mise en jeu des « formes-monstres » et du questionnement sur l'altérité. On le voit, les approches

sont multiples, à la mesure de la diversité de l'œuvre. Et puisque la quatrième de couverture du récent *Pour Éric Chevillard* suggère aux critiques de « s'intéresser à ce cas singulier de folie littéraire et d'étudier ses textes ² », on se permettra de renvoyer l'auteur de ce conseil à l'état des lieux dressé par Aurélie Adler dans le présent dossier.

Le ludique et le sérieux sont articulés ici même dans « Harmonie du *Choir* » : *Choir*, cette espèce de roman ethnographique où Bruno Blanckeman voit « le *locus horribilis* de l'œuvre, un foyer d'*infiction* contaminant les pratiques littéraires chargées de le décrire et ramenant les systèmes de pensées censées lui conférer l'allure d'une allégorie à l'état pâteux de machinerie délirante, l'humour noir pour tout bacille. » Sur la triste île de *Choir*, qui possède trois cent douze mots pour dire gris ³, joue à plein le mécanisme de l'inversion déjà maintes fois repéré chez Chevillard : une naissance est une catastrophe, les enfants sont soumis au travail forcé et à toutes sortes d'exactions, leur mort est une bonne nouvelle, l'amour consiste à éviter à tout prix l'être aimé... Les lois de composition du texte (chute et renversement, scission et scansion) sont celles même de la construction de l'île, régie par un « contrat asocial » et tendant fatalement à l'involution. Mais c'est précisément ce qui permet à l'écriture de s'extraire de l'enlèvement qui la menace.

Dans « Éric Chevillard, écrivain classique d'avant-garde », Olivier Bessard-Banquy, qui a été l'un des tout premiers à étudier l'œuvre de Chevillard, et qui a récemment dirigé avec Pierre Jourde un colloque consacré à l'auteur du *Hérisson* ⁴, se place dans un paradoxe. D'un côté, Chevillard est bien d'avant-garde, par son refus du *mainstream*, de la « chambre d'écho » d'une littérature qui se contenterait de redoubler le réel, et par toutes ses expérimentations. Mais d'autre part, il refuse d'« abandonner la langue des classiques aux idéologues et aux tribuns d'extrême-droite » et de « laisser sans réagir la souris Alzheimer dévorer la bibliothèque en commençant par la Grammaire et le Lexique ». Il lutte donc sur deux fronts : « La grande entreprise de décervelage organisé doit être attaquée sans relâche, mais la pensée réactionnaire, arrogante, supérieure, doit être elle aussi corrodée pour sa haine viscérale de la démocratie. Seule l'ironie permet de s'extraire de ces paradoxes. »

Paradoxe encore dans la démarche de Gaspard Turin, qui part d'une affirmation de *L'Autofictif* : « J'écris pour prendre moins de place », mais en la retournant. S'il n'est pas le premier à souligner l'« excès », la « démesure » de l'écriture de Chevillard, il les désigne par le terme de *hybris*, marqué par l'exubérance linguistique mais aussi par un référent qui échappe :

« Si l'on s'avisait de décomposer chimiquement l'écriture de Chevillard, on ne trouverait que des corps instables, voués au déclenchement de nouvelles réactions en chaînes, d'incessantes petites catastrophes. » L'auto-télisme de l'écriture a pour conséquence la mise en crise du sujet, lequel pourtant fait retour, comme en témoignent la tenue d'un blog par Eric Chevillard, ainsi que ses chroniques du *Monde des livres*. Mais dans le même temps, « Chevillard prône dans cette acception même une image auctoriale vide, à l'inverse de celle de ses contemporains. » Tourniquet quelque peu vertigineux, qui rend compte de la plasticité (caoutchouteuse) du texte chevillardien.

Sur la piste de *Bouvard et Pécuchet*, Laurent Demanze, à partir d'un texte de 1999 où l'écrivain s'expliquait sur son amour pour Flaubert, établit un lien fécond avec son dernier ouvrage publié, *Le Désordre Azerty*, cet « abécédaire en désordre » comme le qualifie l'auteur lui-même. Il démontre tout d'abord combien les « romans critiques » du siècle précédent et du nôtre doivent aux deux copistes : mise en crise des prétentions de l'écrivain à l'originalité, mise en crise des idées reçues, mise en crise de la forme romanesque qui tend progressivement au dictionnaire, et pour finir « expérimentation d'une pensée qui s'énonce à la lisière même de l'érudition la plus démentielle et de l'idiotie, afin de mieux faire pactiser savoir et non-savoir, et renoncer à la prétention de conclure ». Chevillard n'est donc pas le seul à se référer aux deux malheureux héros, mais leur leçon irrigue secrètement toute l'œuvre, dans la mesure où elle est une machine de guerre contre les clichés, l'esprit grégaire, et une mise en scène carnavalesque de « l'encyclopédie du présent ». L'analyse que Demanze consacre notamment au *Caoutchouc décidément* et à la folie de Furne montre bien que l'imprégnation flaubertienne était présente dès avant *Le Désordre Azerty*.

Point de départ identique pour Claro, dans « Grammaire du ridicule et patatras révélateurs », qui repère une parenté entre les héros de Flaubert et ceux de Chevillard : « Existe-t-il en effet olibrius plus chevillardiens, plus palafoxiens que ces deux sbires se rencontrant telles deux boules de billard sur la bande du boulevard Bourdon ?... » Claro nous montre un Chevillard fasciné par le ridicule qui « se niche dans le projet même d'écrire » et déstabilisant tout le pacte romanesque, narration et personnages inclus, par la production « d'énoncés hérissamment inédits ». Le pianoteur du *Clavier cannibale* juxtapose des analyses impeccablement académiques sur les temps verbaux ou les figures de style à des énoncés contaminés par l'auteur mis en jeu, comme « Si je me réveille cafard, autant broyer du

noir » ou « La cible ? Quelle cible ? demande le cercle concentrique dessiné par l'auteur au milieu de notre front. » Ce jeu-pastiche sur la virtuosité chevillardienne n'en aboutit pas moins à la définition d'« une prose matérialiste à l'excès, étant ce qu'elle fait jusque dans le miroir de sa confection, faisant ce qu'elle est à chaque convulsion ».

Pierre Senges déguisé pour l'occasion en animal de compagnie nous livre les secrets de l'écrivain Chevillard — à moins qu'il ne s'agisse de Thomas Pilaster, puisque celui-ci est l'auteur d'*Étude de babouche pour la mort de Sardanapale*, ouvrage malheureusement disparu, à moins encore qu'il ne s'agisse d'Eugène Delacroix, auteur également d'une *Étude de babouche* pour la mort du même, esquisse heureusement conservée. L'animal observe son maître en train d'œuvrer, se garde de le déranger, s'interdit de porter un jugement sur la préférence qu'il a marquée pour la babouche au détriment de Sardanapale — ce dernier sujet aurait été plus porteur : épopées, romans historiques, tables rondes, séances de signatures... Moins narcissique que le chat Murr, il se promet de glisser sous le coude de son maître un catalogue de sujets sérieux, qui lui permettront sans doute de briguer tôt ou tard le prix Nobel (sinon, il lui faudrait convertir le roi de Suède au port du nez de clown, et à tout prendre écrire sur des sujets sérieux semble un objectif plus réaliste.) Y arrivera-t-il ? Les dernières lignes permettent d'en douter...

En ouverture du présent Cahier, le dialogue d'Éric Chevillard avec Pierre Jourde commence par un aveu fracassant : « J'ai enfin compris que l'écrivain que je suis s'était donné pour mission de ruiner les entreprises du romancier que j'essaie d'être. » Est-ce le romancier ou l'écrivain qui s'écrie : « Je ne supporte pas le lecteur. Quel importun ! Non, mais de quoi je me mêle ? ! » Et pourtant, nombre de critiques, dans ce Cahier et ailleurs, ont souligné que Chevillard faisait une place au lecteur : s'adressant à lui, parfois, c'est vrai, pour l'invectiver, ou le mettant en abyme (à ne pas confondre avec la fosse hérissée de pils qu'il lui promet dans le même dialogue.) Plus sérieusement, Chevillard s'explique sur l'infléchissement autobiographique que connaît son œuvre ces dernières années, sur le caractère « moins autarcique » de son écriture, et surtout sur la profonde nécessité de la littérature : « Nos représentations du monde (qui sont le monde même pour l'homme) ne tiennent que par la langue et sont donc étroitement tributaires de la littérature qui les fonde, les travaille, les critique. Sans elle, nous serions sans conscience. Il n'est pas impossible que la nécessité de la littérature soit de nouveau ressentie prochainement, quelque chose d'impérieux, comme le soin écologique qui est une autre condition de notre survie. » Cette force d'implication — pour ne pas dire d'engagement —,

Chevillard à la fois l'affirme et la joue, la confronte sans cesse au dérisoire d'une inscription dans le réel, comme il l'avait dit naguère dans *Europe* à Olivier Bessard-Banquy : « J'espère toujours un peu, après avoir fini un livre, qu'il va se produire un effet de retour dans le réel. Je me frotte les mains. Je ris tout seul. Je prends des airs louches. Tout va sauter, je me dis. J'attends quelques jours. Puis, comme rien ne se passe, je commence un nouveau livre. ⁵ »

Mais est-ce bien sûr que « rien ne se passe » ? La communauté des lecteurs d'Éric Chevillard, qui n'est sans doute rien moins qu'homogène — le ciel nous en préserve — a plus de dynamisme que les insulaires de *Choir*, en ce sens qu'elle ne cesse de grandir. Elle va certainement faire un succès au provisoirement dernier livre de Chevillard, *Le Désordre Azerty*, qui s'occupe plus que jamais à faire proliférer la langue, d'*aspe* à *zoo*, mais dans le désordre (c'est la moindre des choses) ou plus exactement dans l'ordre du clavier hexagonal. Qu'il suffise d'évoquer le premier mot de cet alphabet, qui devient « moitié d'asperge ? jaspe brisé ? aspic sans venin ? aspirine à demi dissoute ? », pour ne rien dire du drame de celui qui ignore la définition du mot et les usages de la chose. Pourtant, entre deux éclats de rire et trois grincements de dents, le lecteur azerti, je veux dire averti, saura déceler quelque *ostinato* de ténèbres. Mélancolie d'habiter seul une écriture, et le lecteur ne peut pas protester, même si lui-même a résisté à la tentation d'écrire sans complément d'objet (« Comment peut-on ne pas écrire ? Cette aptitude, pourquoi ne l'ai-je pas reçue ? »). Mélancolie de la vie même, au cœur de la tendresse (lire l'article « Filles ») et du temps qui passe (lire l'article « Quinquagénaire »). Le lecteur averti aura donc, au moins, deux usages des livres de Chevillard. Un pour le matin chagrin, à feuilleter rapidement, pour commencer la journée avec le coup de fouet de l'éclat de rire. Et un pour le soir, pour dissiper les obscurités grandissantes, à ne pas feuilleter, lentement.

Anne ROCHE

1. Éric Chevillard, « Portrait craché du romancier en administrateur des affaires courantes », in Laurent Zimmermann (dir.), *L'aujourd'hui du roman*, Éditions Cécile Defaut, 2005.

2. Bruno Blanckeman, Tiphaine Samoyault, Dominique Viart, Pierre Bayard, *Pour Éric Chevillard*, Éditions de Minuit, 2014.

3. Pour pasticher le blog du 25 janvier 2013 sur Frederick Exley : « Si seulement il avait eu l'intuition de développer un peu cette remarque anodine — ah nom de Dieu ! il le tenait, son succès de librairie ! » Ah, si seulement Chevillard avait écrit *Cinquante nuances de gris*...

4. Colloque international Éric Chevillard, 26 et 27 mars 2013, Université de Grenoble, Centre Stendhal de Valence, Actes à paraître aux éditions Garnier, 2014.

5. « Écrire pour contre-attaquer », entretien avec Olivier Bessard-Banquy *Europe*, n° 868-869, août-septembre 2001.